

Clairières

Caroline Gagné

10 septembre – 15 octobre 2022

Nous sommes en mai 2015 à Saint-Jean-Port-Joli. Je me retire quelques jours pour écrire, entre les envolées immaculées des oies et le rythme enveloppant des marées, dans l'atelier-maison conçu par Caroline Gagné. Par la longue fenêtre horizontale de la cuisine, j'aperçois le faisceau du soleil levant. Je sors. Je fais quelques pas dans sa direction. Je m'assois sur l'unique marche. Je bois mon café. Au deuxième étage, une petite fenêtre, irrégulière, attire mon attention. Elle cadre le fleuve, le fait entrer dans la pièce : ses odeurs de varech, le caquètement des oies, le roulement de la marée montante. Je m'approche et j'observe la masse bleu sombre, émue.

Très vite, je sens que la séquence de gestes que je croyais intuitifs répond à la chorégraphie imaginée par mon hôte; que cette suite d'actions sensibles se met en place sans hasard aucun afin de capter, au gré des jours, l'éclat des événements sans fracas. « [C]e qui importe, affirmait John Cage dans un entretien, c'est de mettre l'individu dans le courant, dans le flux de tout ce qui advient¹ ». De toute évidence, Caroline Gagné aime se situer dans le bruissement du monde, au point de rencontre de sensations feutrées se faisant pourtant écho, à la limite de la perception. De cette délicate attention au monde, naît son travail de création. Une attention que l'on nommerait aussi *écoute*, un *vouloir-percevoir* qui fait entrer les êtres, les mouvements fragiles et les vibrations les plus infimes à l'intérieur de soi. Les œuvres de l'artiste cherchent leurs résonances; elles appellent notre ouverture à ce qui est là, inventant les conditions spatiales et temporelles qui permettront à d'autres d'y accéder.

À l'entrée de la salle d'exposition, l'installation *Bruire* esquisse un réseau d'interrelations subtiles qui réaffirment la capacité des êtres et des choses à être affectés et leur nécessaire interdépendance. Des sons enregistrés lors d'écoutes affûtées sur la Côte-du-Sud s'échappent des haut-parleurs-transducteurs fixés à des plaques de verre tenues en équilibre, dessinant quelques points sonores d'un paysage en émergence. Ces sons aquatiques, cristallins ou encore aviaires, pris dans leur physicalité la plus pure – celle de l'onde –, induisent le discret mouvement du verre, mouvement dont les vibrations agiteront les images numériques apparaissant sur quelques iPhones disposés dans l'espace. Dans l'atelier-maison de Caroline Gagné, les objets – et les fenêtres – vacillent, eux aussi, au passage des camions lourds qui peuplent les après-midis de la route 132. La pièce accueille ces ondes qui, ailleurs, auraient pu paraître hostiles, étrangères. Elles sont là, tout simplement;

1. John Cage, *Pour les oiseaux*, Paris, P. Belfond, 1976, p.48.

elles font partie du monde. Comme ces images imprégnées sur des écrans de téléphones cellulaires qui, par leur illisibilité agitée, viennent dire l'au-delà de ce qu'elles représentent. La visiteuse circule entre ces échanges invisibles, percevant la ténuité solide des relations qui les unissent, sans pourtant connaître les règles qui lui demeureront mystérieuses.

Pour créer l'œuvre *Autofading_Se disparaître*, Caroline Gagné s'est prêtée au jeu de la réalité virtuelle pour une toute première fois, imaginant pour la visiteuse (et pour elle-même) un lieu virtuel dans lequel elle pourra errer avec ravissement. En enfilant le casque au poids démesuré qui lui permet d'accéder au lieu inventé par l'artiste, la visiteuse se retrouve plongée dans un espace onirique, pictural, aux accents impressionnistes; des vagues de points colorés l'inondent et la fuient à la fois; formes-arbres, espace-forêt en constante instance d'apparition-disparition. Une forme-arbre qui se tiendrait, pourrait-on dire, au seuil de la représentation; une forme-arbre qui agite, à l'arrière-plan, l'idée de l'arbre et celle de son territoire, la forêt. À l'orée de celle-ci, la visiteuse se meut lentement, cherchant à saisir le rythme qui lui permettra de percevoir ce qu'elle devine être l'âme de la forêt, c'est-à-dire le sens dont celle-ci se revêt au contact de la pensée de l'artiste.

Contrairement à nombre de projets de réalité virtuelle (pensons à Lena Herzog, *Last Whispers* [2019]; Cao Fei, *The Eternal Wave* [2020]; Loukia Alavanou, *Oedipus in Search of Colonus* [2021]), il ne s'agit pas ici d'une création dans laquelle il existerait un point de vue central qu'une ligne narrative nous inviterait à adopter. Nous naviguons tous azimuts, bien qu'avec délicatesse (un mouvement trop rapide nous plongeant instantanément dans une tempête virtuelle), dans cette forêt où l'indétermination des formes, alliée au foisonnement des textures sonores, renouvellent, incessamment, notre expérience. L'espace nous y apparaît infini – gauche, droite, devant, derrière – constamment en transformation, et ce, malgré la répétition des formes : des arbres en camaïeu de vert, des sols en camaïeu de violet. Le vocabulaire sonore sylvestre (craquements de branches, cours d'eau, vent, sons des oiseaux) se lie aux

images, les qualifiant et les requalifiant continuellement. Le rocher de toc sur lequel nous sommes invités à nous asseoir – un faux-rocher vrai modélisé à partir du rocher virtuel, lui-même modélisé à partir d'un caillou réel, artifice par excellence – ralentit le rythme de nos mouvements dans l'espace. Si nous demeurons à l'affût, ce ralentissement nous permettra peut-être de rencontrer les êtres de la forêt. Ces derniers ne se présentent pas sous une forme réaliste; formes animales sans traitement de couleur, ils incarnent l'idée de l'animal, sa représentation conceptuelle. Pics, parulines, mésanges et écureuils deviennent créatures de l'écoute, apparaissant lorsque nous faisons silence, de gestes et mots. À notre grand plaisir, Caroline Gagné ne joue pas ici au réalisme : elle assume pleinement l'artifice du fantôme visuel auquel sa proposition donne lieu, désamorçant, par le fait même, la stérilité des échanges interactifs qui n'auraient que leur interactivité pour sujet.

Les *Clairières* de Caroline Gagné se déploient à partir de frémissements quasi imperceptibles, de sensations ouvertes qui se tiennent au seuil de l'énonciation. Là où, dans la forêt, le soleil pénètre; là où l'espace se fait moins dense; là où il nous est possible de rester à l'affût, mais sans crainte aucune, l'artiste établit des systèmes aux relations fragiles dans lesquels la visiteuse est appelée à être.

—Julie Faubert